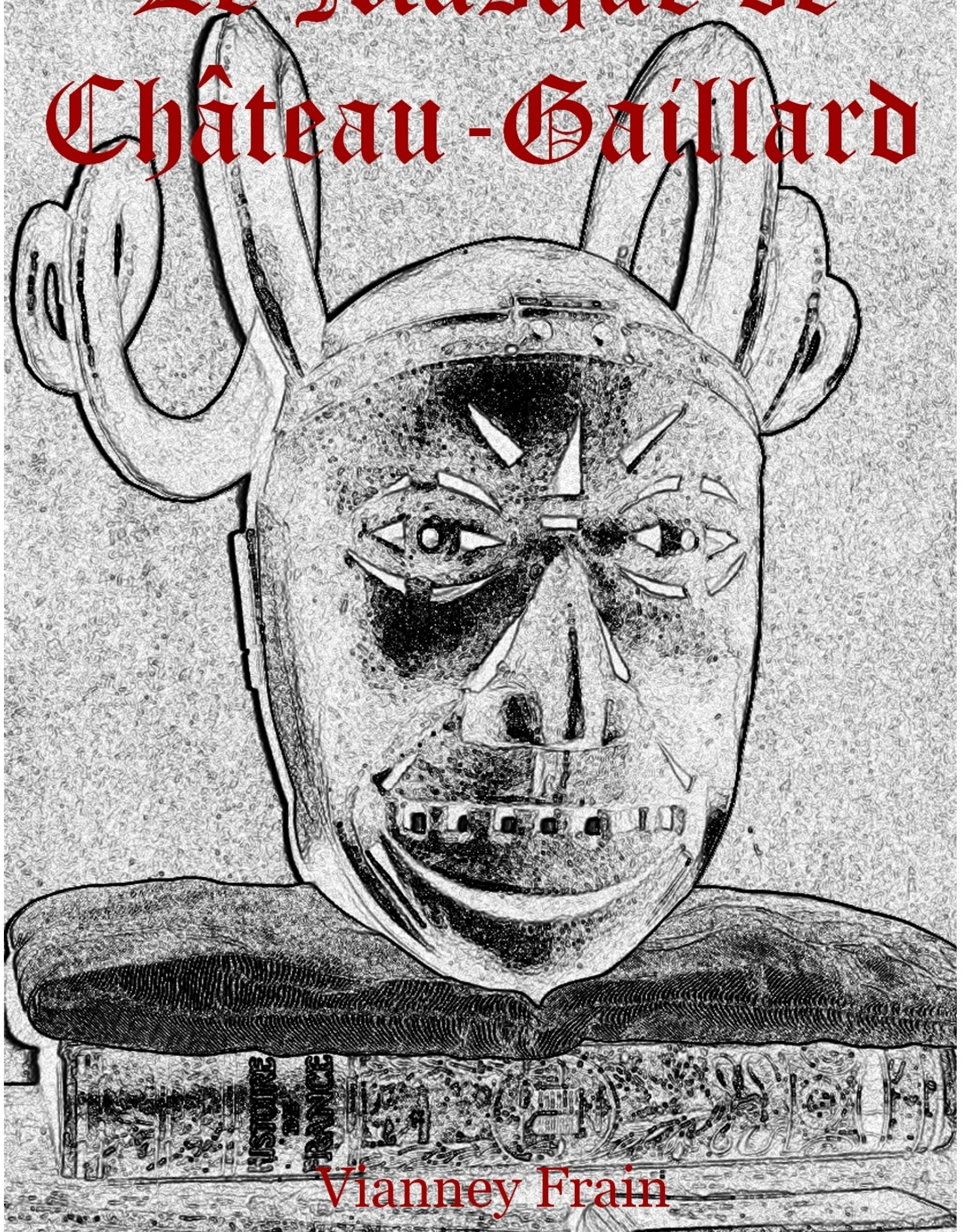


Le Masque de Château-Gaillard



Vianney Frain

Vianney Frain

Le Masque de
Château-Gaillard

© Vianney Frain, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6753-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

1

Il flottait dans l'air comme une odeur de merde. Ou, plus exactement, une soudaine puanteur avait envahi le cabinet de curiosités où nous nous étions tous précipités lorsque ma Judith avait poussé un cri d'effroi. Sur le sol était étendu un homme dont la tête était emprisonnée dans un masque de fer terrifiant : un des objets du cabinet de curiosités que Jean-Charles Lebasquais, propriétaire du lieu, nous avait fait visiter avant le dîner. Sa femme, Agnès, se protégeait de l'odeur par un mouchoir tout en faisant un numéro d'appel d'urgence avec sa main libre, pendant que Lucrèce s'était accroupie près du corps et cherchait en vain un pouls. L'homme allongé donnait toutes les marques de l'absence de vie. Une tache de sang sombre était visible sur le dallage, près du masque. Lucrèce releva la tête en secouant sa crinière noire :

- On dirait qu'il est mort...
- Peut-être faudrait-il mieux ne rien toucher, dis-je.
- La gendarmerie et les pompiers sont prévenus, dit Agnès.
- Mais c'est quoi, cette odeur ? dit Jean-Charles en ouvrant la fenêtre.
- C'est l'odeur du cerf, dit Guillaume.
- Mais non, dit sa femme Geneviève, c'est l'odeur du bouc !
- Bouc ou cerf, en tous cas ça pue ! dit Jean-Charles.

Guillaume et Geneviève de Misaine étaient chasseurs. Ils possédaient une belle maison dans la région. Quand l'un des deux parlait, l'autre le contredisait systématiquement. J'avais pu le vérifier pendant le dîner.

Celui que l'on m'avait présenté comme député, Mathurin Virlogeux, s'agenouilla auprès du corps de son ami et ne put retenir ses larmes : c'était à n'en pas douter son attaché parlementaire, Alain Vilato, qui était étendu raide sur les tomettes. Il essaya de retirer le masque de fer du visage de son ami. Je retins son geste avec douceur mais fermeté et je répétai :

- Il faut mieux attendre la police...

La soirée était réussie. Ma Judith m'avait convaincu de venir quelques jours à Amboise pour voir les châteaux de la Loire et rencontrer une amie de jeunesse, Agnès Truchin. Celle-ci, par la grâce du mariage, était devenue madame Lebasquais et son mari, Jean-Charles, homme d'affaires réussies, avait acquis la propriété de Château-Gaillard et entrepris une restauration grandiose de cette

demeure amboisienne et de ses jardins. Une ouverture au public s'en était suivie. Agnès avait retrouvé Judith par les réseaux dits sociaux et à présent, elles ranimaient une amitié qui s'était arrêtée il y a vingt-cinq ans. Et moi, je suivais, content de venir sur les bords de Loire pour faire un peu de tourisme avec ma Judith.

Les pompiers furent les premiers sur place : il y avait un médecin et deux jeunes dont l'un avec une barbe digne des pionniers de la légion étrangère. Ils se précipitèrent sur le corps comme des morts défunts :

— Quelqu'un peut-il enlever cette ferraille ? demanda le toubib.

— Oui, dit Lucrèce en se penchant vers la tête. Il y a un mécanisme derrière.

Pendant que le médecin relevait la tête du mort, Lucrèce ouvrit le mécanisme de ce que le propriétaire nous avait présenté comme un « masque de la honte » de la fin du Moyen-Âge. Le visage de Vilato apparut, marqué par une expression de peur, les yeux grands ouverts comme étonné. Malgré cette peur inscrite sur ses traits, il demeura d'une beauté botticellienne, avec ses cheveux blonds bouclés encadrant un visage d'une régularité incroyable. « Il est à tomber ! » m'avait chuchoté Judith après les présentations. Tombé, il l'était à présent. Lucrèce, en retirant le masque, se mit du sang sur les mains et elle apprécia le linge que lui tendit un pompier.

Alors que la sainte barbe se mettait à califourchon sur le corps pour commencer un massage cardiaque, le député Virlogeux l'interrompit en disant :

— Il ne souhaitait pas être réanimé en cas d'arrêt respiratoire.

Deux gendarmes en uniforme arrivèrent et, après s'être enquis de l'état du mort auprès du médecin, le lieutenant annonça :

— Gendarmerie nationale, chacun présente ses papiers d'identité, s'il vous plaît.

Pendant que nous sortions nos portefeuilles, on trouva dans celui de Vilato la consigne expresse de ne pas le réanimer en cas d'arrêt cardiaque prolongé. Les pompiers arrivèrent avec un brancard et y installèrent Vilato pour le conduire à l'hôpital. Le lieutenant dit à son subalterne :

— Constatations d'usage, photos et, ajouta-t-il pour le médecin, rapport pour savoir de quoi il est mort.

D'un manque de savoir-vivre, c'était certain, mais je gardai pour moi cette remarque déplacée. Quand le gendarme vit mes papiers et ceux de Judith, il siffla devant les cocardes et je crus devoir lui dire :

— Oui, nous travaillons un peu dans la même maison...

Quand ils eurent fini, le lieutenant huma l'air en expert, grimaça, et me demanda sur le ton de la confidence :

— Mais qu'est-ce que vous avez mangé ce soir ? Du gibier faisandé ? Des tripes ?... ou bien quoi ?

2

Mathurin Virlogeux, le visage défait, partit en même temps que les pompiers pour accompagner le corps de son ami Vilato. La fin de soirée fut un peu curieuse. Agnès offrit des rafraîchissements et tenta de faire bonne figure pour sauver, en maîtresse de maison, ce qui pouvait l'être encore de cette soirée. Avec ce drame, chacun s'était renfermé dans un silence pesant rompu seulement par le jacassement des Misaine qui s'étaient trouvés une victime en la personne du musicologue Jean de Bominet. Ils lui racontaient avec force détails une fin de chasse au cerf où les trompes avaient sonné l'hallali au lieu de la curée... Je jubilais intérieurement car ce musicologue m'avait bassiné pendant une bonne partie du repas sur les différences, à la Renaissance, entre le luth à onze cordes et celui à quinze cordes, sa grande spécialité. Et là, coincé entre les deux Misaine, il ne pouvait plus en placer une. Le luth enseveli sous les trompes de chasse... !

Jean-Charles prit la parole pour s'excuser de la tournure qu'avait prise la soirée et il invita chacun à se sentir libre de regagner ses pénates. L'ancien préfet Georges Bienvenu et sa femme Marie-Jeanne furent les premiers à se retirer. Ils étaient tous deux de petite taille et de forte corpulence ; Georges, boudiné dans sa veste, salua tout le monde avec affabilité, imité par sa femme, Marie-Jeanne, dont un bouton de chemisier menaçait de rompre à tout instant sous l'extrême tension provoquée par la forte poussée de sa poitrine. Jean de Bominet suivit de près, il vit là son salut. Il prit congé en s'inclinant plusieurs fois profondément, comme à la fin d'une pièce de théâtre. Agnès demanda discrètement à Judith :

— Est-ce que vous pouvez rester un peu avec nous ?

Judith me lança un coup d'œil pour guetter mon approbation :

— Oui, bien sûr.

Ayant perdu leur dernier public, Geneviève et Guillaume de Misaine récupérèrent leur loden puis nous quittèrent : ils étaient repartis entre eux sur les différentes odeurs de gibier et semblaient peu affectés par la situation. Abel et Noëlle Juissaume, un couple de quadras que j'avais trouvés sympathiques lors de l'apéritif s'étaient affalés dans un canapé et paraissaient ailleurs. Abel, grand et très chic dans sa veste de tweed, portait une barbichette et des moustaches dignes de l'empereur. Noëlle, sa femme, blonde avec des cheveux courts, fixait de ses jolis yeux bleus le sol, comme perdue. J'avais retenu qu'ils travaillaient dans les parfums et que lui était un grand collectionneur de manuscrits de l'époque

médiévale. Ils finirent par émerger de leur torpeur et se retirèrent à leur tour. Lucrèce Germinati fut la dernière du groupe à partir après avoir embrassé chaleureusement les propriétaires.

— Je vais chercher un vieux calva de famille, ça nous remontera, annonça Jean-Charles.

Ma Judith et Agnès était contentes de se revoir après toutes ces années. Judith, la blonde apparemment sage à la voix de velours, les cheveux droits tombant aux épaules, encadrant un visage régulier avec des yeux verts fascinants, et Agnès que je découvrais, blonde elle aussi, mais aux cheveux rebelles en larges boucles, les yeux bleus et le visage d'une grande mobilité, très expressif.

— 1932, de mon grand-père, annonça Jean-Charles en nous versant assez largement un liquide clair dans des verres à cognac. Seule Judith s'abstint, plus par sagesse migraineuse que par adhésion à une ligue de tempérance. Tout en buvant en silence, chacun revivait la scène des Tontons Flingueurs. Agnès commença à pleurer. Elle tendit son verre à Judith qui déclina l'offre :

— Tu as tort, tu devrais goûter, ça requinque...

— Sans doute, mais ça rend triste aussi... tu pleures !

Elles partirent dans un fou-rire irrésistible qui nous fit du bien à tous, nous libérant un peu de la tension accumulée. Profitant de la détente générale, je me tournai vers Jean-Charles pour lui demander :

— Ce masque en fer, d'où vient-il ?

— C'est une histoire incroyable... il était emmuré dans le fond d'une des caves. On l'a découvert lors des travaux de restauration.

— Emmuré ?

— Oui. En nettoyant cette cave, nous avons retrouvé une grande cheminée camouflée par une maçonnerie ancienne, et dans cette cheminée, il y avait une grande plaque de fonte derrière laquelle nous avons découvert une cavité où se tenait ce masque...

— Dans quel état ?

— Comme du métal qui a au moins cinq-cents ans, un peu rouillé, mais plutôt en bon état.

— Incroyable !

— Mais l'histoire ne s'arrête pas là : derrière le masque, il y avait une sacoche de cuir de même époque avec dedans une liasse de feuillets écrits en vieil italien.

— Un manuscrit de cinq-cents ans ?

— Oui.

— Et que raconte-t-il, ce manuscrit ?

— Il est en cours de traduction, par Lucrèce Germinati que vous avez vue ce soir.

— Vous savez de quoi il parle ?

— De l'histoire de ce masque par son dernier propriétaire.

— Fascinant, dis-je.

Après un silence, Jean-Charles ajouta :

— Vous voulez voir les toutes premières traductions ?

— Volontiers, mais il se fait tard...

— Je vous le passe sur une clé, vous aurez tout le temps de le lire. Je vous demande seulement d'être discret et de ne pas diffuser ces textes.

— Bien sûr, comptez sur moi.

Nous prîmes congés en nous promettant de nous revoir très vite. Nous rentrâmes à pied à notre gîte situé au pied des murailles du château. L'air frais de la nuit me fit du bien et ma curiosité me décida à veiller un peu pour lire ce que Jean-Charles m'avait confié.